

Nouvelle d'horreur

Je n'avais jamais connu une telle tempête. Le vent fouettait le visage des passants. À travers la vitre embuée du métro aérien, je ne pouvais rien voir à plus de cinq mètres. Les lumières des immeubles se détachaient dans le brouillard, formant une parade silencieuse, presque religieuse. Puis, le métro replongeait sous terre. Son hurlement, couplé aux lamentations des bourrasques, formait une étrange harmonie. Nous étions, à une centaine de mètres de la station de Burrad, en plein centre de Vancouver lorsque, d'un bruit sec les roues se bloquèrent. Le wagon s'arrêta net. Après quelques secondes, une voix métallique retentit : "Bonsoir, un accident a eu lieu sur la voie, merci de bien vouloir patienter le temps que nos équipes interviennent". Sans cacher mon agacement, dans un grand soupir, je ronchonnais : "Quelle horreur cet hiver". Au sein du tumulte de l'ennui général, le bredouillement du vieillard au visage élancé, assis sur le strapontin à ma gauche, parvint jusqu'à moi. "Vous avez raison. L'hiver est sans doute la chose qui m'effraie le plus. J'en tremble, seulement en y pensant. C'était effroyable." Il tenait une béquille dans sa main gauche, son corps avait l'air abîmé, surplombé d'innombrables attelles. Intriguée par cet étrange personnage, je répliquais : "C'était effroyable ? Mais quoi donc ?" Le vieil homme fut dans un premier temps étonné, il n'avait sûrement pas l'habitude qu'on lui pose de questions. Puis après quelques secondes, son regard changea. Il devint brûlant. "L'hiver, évidemment. L'hiver est effroyable ! Il n'y a rien de pire. Vous risquez de le regretter, mais voulez-vous que je vous raconte ?" Dans tous les cas, l'attente allait être longue, autant écouter ce qu'il avait à dire. Je lui répondis poliment "Oui avec plaisir" tout en acquiesçant de la tête.

Le vieillard se redressa sur son siège, plissa les yeux tout en se grattant les quelques poils dépassant de son menton. "Cela fait maintenant 30 ans. À l'époque, je travaillais dans une grande entreprise de conseil, dans la banlieue d'Edmonton, au nord-est d'ici. J'avais une situation plutôt agréable. J'habitais juste à côté du bureau. Mon petit appartement convenait parfaitement à mes besoins et je gagnais relativement bien ma vie. Cependant, l'engrenage lisse et bien huilé de ma routine, m'angoissait terriblement. J'avais tenté à plusieurs de changer de travail. Souvent, les trois premiers mois se déroulaient bien. Mais une fois achevée cette période, je me sentais pris au piège. Et dès lors, j'avais du mal à trouver du contentement dans ma vie. Deux mois plus tôt, je venais de perdre mon père, mon dernier parent. Nous n'étions pas particulièrement proches, mais il était parti en me laissant un certain héritage. C'est le soir en rentrant de la cérémonie funèbre que j'avais prise ma décision. J'allais désertier. J'avais repéré dans un journal une annonce pour un cabanon par cher sur la berge Est du lac de Trout. Après quelques semaines de préparatifs, j'avais rendu les clés de mon logement et le 1er décembre, je prenais le car en direction du lac. La cabane sentait parfois l'humidité, mais une fois installé, je me sentais bien. Mes journées se déroulaient souvent ainsi : le matin, je me levais tôt pour aller faire des courses, si ce n'était pas nécessaire, je péchais. L'après-midi, je partais en balade ou j'en profitais pour sculpter. J'avais toujours rêvé de temps pour exercer librement ma passion ainsi. Les branchages et galets qui jonchaient le lac me permettaient de donner forme à des créatures et chimères de toute sorte que j'exposais dans ma maisonnette. Le soir, le feu de bois me berçait jusqu'à ce que je m'endorme. J'étais très seul, mais ça ne me dérangeait pas pour autant. Ce train de vie idyllique dura pendant 20 jours. Durant la nuit du 20 décembre une tempête inouïe prit forme et se déchaîna sur le lac de Trout. Le vent fut si violent que je peinais à trouver le sommeil. Au loin, il me semblait entendre comme des murmures qui provenaient de l'extérieur de la maison "N'ai pas peur, je suis avec toi". J'essayai de me persuader qu'il s'agissait des bourrasques contre les planches, mais la manière dont ces chuchotements se répétaient à la même fréquence mécaniquement me laissait bien comprendre que quelque chose d'étrange se

déroulait. Le lendemain matin, nous étions le premier jour de l'hiver et la tempête ne s'était pas arrêtée. La porte sûrement, bloquée de l'extérieur par la neige, était condamnée. J'étais coincé ici. Je m'apprêtais alors à rallumer le feu éteint par la tempête, quand mon œil fut attiré par les statues que j'avais disposées sur le rebord de la cheminée. Une par une, elle semblait doucement prendre vie. Au même moment où la dernière créature de pierre de la lignée commença à frétiller, le même frémissement que la veille parvint à moi à travers l'orifice de la cheminée, mais cette fois-ci bien plus violemment. "Tout va bien. Je suis là" La puissance du souffle me projeta en arrière. Apeuré, je me munis d'un râteau qui traînait dans un coin de la pièce et je me réfugiais dans mon lit. Puis plus rien. Dix minutes ou une heure s'écoulèrent, je ne saurais dire. J'étais bien trop apeuré pour bouger. J'attendais là, immobile, tétanisé. L'ambiance du cabanon avait changé. L'atmosphère elle-même était oppressante, je sentais comme une présence invisible. Et puis soudain, un nouveau murmure me plaqua contre le mur "Ne t'inquiètes plus, je suis là maintenant". Cette fois-ci, le chuchotement provenait de l'intérieur de la pièce même. Je n'arrivais pas à situer précisément son origine, mais elle était bien là en face de moi. D'un grand coup de râteau, je balayai l'air, espérant chasser le mauvais esprit. Mais rien ne se passa. J'agitai frénétiquement mon arme devant moi pour rester à bonne distance. Quand soudain, je sentis collé à mon oreille gauche un nouveau chuchotement : "Plus d'inquiétude me voilà". Puis contre mon torse, deux bras s'enroulèrent autour de moi. Paniqué, je remuai dans tout les sens pour échapper à la présence. Mais rien à faire, peu à peu, je sentais une pression s'appliquer sur l'ensemble de mon corps. Et graduellement celle-ci devenait de plus en plus insoutenable. J'étais écrasé contre mon lit. Je me débattais avec force bien que très vite, je n'arrivais plus à respirer. Je sentais mes os se tordent et se briser sous ma peau."

GGGRHRHRRRRRhhhh....

Le fracas du frein couplé à la sirène, signifiant l'arrêt, retentit. Le métro avait repris son chemin sans même que je m'en rende compte. Burrad, en grasse lettre apparaissait entre les silhouettes devant moi sur les murs de la station. Je devais descendre. Je saluais de la main le bonhomme, emportée par le mouvement des passagers. J'étais maintenant sur le quai. Je ne bougeais plus à la fois frustrée de ne pas savoir comme c'était fini ce conte, mais surtout profondément troublée. Sur le chemin pour rentrer chez moi, entre les rafales de vent, j'imaginai le murmure de l'esprit de l'hiver.

